

RENCONTRE AVEC SAMMY BALOJI

Après Karla Black (2017), Nairy Baghramian (2018) et Anna Boghiguiian (2019), Sammy Baloji est l'invité du Festival aux Beaux-Arts de Paris pour une exposition pensée en écho à ce site qui est tout à la fois lieu de formation, d'exposition, de conservation, de collection et maison d'édition. À l'occasion de cette première exposition personnelle dans une institution parisienne, Sammy Baloji réalise le visuel de couverture du programme du Festival et une édition limitée à découvrir à partir d'octobre sur festival-automne.com.

Votre exposition aux Beaux-Arts de Paris se construit autour d'un film sur la rumba congolaise, d'un autre sur la tradition du kasala et d'un travail sur des tapisseries réalisées par la Manufacture des Gobelins entre le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle, les tentures dites « des Indes ». Qu'est-ce qui lie ces trois éléments ?

génération en génération et qui a encore des effets aujourd'hui. Ce qui m'intéresse, avec ces tapisseries, c'est comment l'Occident, à travers ce commerce transatlantique qui remonte au XVI^e siècle avec la traite des esclaves, se réapproprie l'histoire de ces contrées pour les traduire dans une vision purement occidentale. La rumba congolaise, qui est née des allers-retours des descendants d'esclaves entre les Amériques et l'Afrique centrale, est le point de reconnexion entre les tapisseries des Indes et le *kasala*.

Qu'est-ce que le kasala ?

l'arrivée des colons, ont quitté le Katanga pour le centre du Congo et se sont organisés en petites communautés fédérées autour des clans. Le *kasala* transmet la mémoire des clans ou de ces communautés. Il perpétue le nom des aînés et rapporte des éléments mythologiques ou des prouesses que l'aîné aura effectuées de son vivant et que, dans le cas d'une naissance, le nouveau-né qui porte le nom de l'aîné en question devra réactualiser. Cette performance part du nom, qui indique tout l'historique à la fois du clan, de l'être premier, de dieu, des anges déchus. Cela crée un espace spirituel et un espace physique, factuel. Le *kasala* se performe à différents moments de la vie de façon à ce que cette mémoire soit transmise.

Le film *Kasala : The Slaughterhouse of Dreams or the First Human, Bende's Error* revient sur la transmission de l'histoire des Luba du Katanga à travers des objets mnémoniques. Quels sont-ils ?

différents rois ou aux différentes migrations des Luba. Ces tableaux sont normalement portés par les Mbudje, les membres initiés de la cour royale qui gardent la mémoire et la performant à l'occasion des cérémonies officielles. Les Mbudje racontent l'épopée et l'histoire de l'empire et des rois. Ce qui m'intéresse à travers le *kasala* et le *lukasa*, c'est de voir comment la question de la mémoire n'est pas liée uniquement à l'espace psychique mais aussi au territoire. C'est là que ça devient politique car les territoires tels qu'ils sont circonscrits par l'occupation coloniale ne sont pas forcément commémorés de la même manière dans les mémoires autochtones. Quand les communautés précoloniales parlent de territoires, elles désignent

Dans ces trois éléments, il est question de transmission. Les deux films, *Rumba Rules. Nouvelles généalogies* et *Kasala : The Slaughterhouse of Dreams or the First Human, Bende's Error*, parlent de la transmission par les populations elles-mêmes. Alors que les tapisseries des Indes livrent un regard – occidental – sur les autres, qui s'est transmis de

C'est un récit performé, présent chez les Luba du Kasai qui, avant

Ces objets sont essentiellement en bois sculpté et décorés de perles. On les appelait *lukasa*. Ce sont des tableaux mnémoniques qui fonctionnent comme une espèce de cartographie territoriale et narrative par rapport aux

autre chose que ceux formés par la colonisation dont nous avons hérités. Le Congo est constamment contrebalancé par ces deux histoires en confrontation perpétuelle.

Le kasala performé par Fiston Mwanza Mujila fait le lien entre l'extraction minière contemporaine et le rapt colonial des œuvres d'art qui ornent aujourd'hui les musées occidentaux. Il y a là la transmission d'une histoire violente de captation des richesses de l'autre.

ont été abattus par Mobutu en 1974 parce qu'ils exploitaient clandestinement des mines de diamants au Kasai, pour parler de ces territoires arrachés aux populations, de la période coloniale jusqu'à aujourd'hui. Dans le film *Kasala : The Slaughterhouse of Dreams or the First Human, Bende's Error*, j'utilise des archives du musée Rietberg à Zurich issues de la collection héritée de l'anthropologue Himmelheber, qui s'est rendu au Congo dans le cadre d'une expédition commanditée par le musée ethnographique de Genève et le musée de Bâle. Dans toute cette collection manque la voix des peuples du Congo. Himmelheber a collecté ces objets très tardivement, en 1938. On voit très bien dans ses notes ou ses photos que les populations sont déjà soumises à cet exercice de dépossession. Parce que c'est déjà un territoire colonial, dominé. Tous ces objets finalement représentent un territoire, des populations, soumis à l'ordre colonial. J'ai travaillé aussi à partir du film de Chris Marker et Alain Resnais *Les statues meurent aussi* qui montrait comment ce tourisme international influait sur les productions locales afin qu'elles puissent répondre aux besoins du marché. Au fond, dans les musées, on a des civilisations mortes.

En quoi la rumba congolaise renouvelle-t-elle les différentes traditions mémorielles comme le kasala ?

actuelle, il y a une partie chantée et une partie dansante, qui est arrivée avec la troisième génération. La partie dansante est animée par une personne, l'atalaku, qui égrène les dédicaces ; ce qui dans le contexte socio-culturel Luba renvoie au *kasala* performé dans l'espace urbain. Par ailleurs, il y a toute une économie autour du nom dans la rumba congolaise. Ces noms peuvent être ceux de mécènes. Mais cela permet aussi à certaines personnes d'avoir de la publicité, d'être reconnues. Si vous n'êtes pas célébré dans l'espace public – qui est aussi l'espace chanté – vous êtes inexistant. Dans l'espace kinoï, la musique sert aussi d'espace d'existence et de mémoire.

Propos recueillis par Séverine Kodjo-Grandvaux